

Mocquet et le défi des grandes toiles

La jeune artiste bénéficie d'une première rétrospective au Musée d'art contemporain de Lyon

Art

Lyon

Envoyé spécial

Une rétrospective à 30 ans, c'est tôt. Pour Marlène Mocquet, née en 1979, les choses vont vite. Il y a trois ans, elle obtient le diplôme des Beaux-Arts de Paris avec les félicitations du jury, ce qui lui vaut d'être exposée quai Malaquais. Ses tableaux sont notamment remarqués par le galeriste Alain Gutharc. Il la présente chez lui et dans des foires. Tout est vendu. Un début de rumeur accompagne ce succès. Thierry Raspail, directeur du Musée d'art contemporain (MAC) de Lyon a donc décidé d'offrir à la jeune femme le troisième étage de son musée. Etage vaste, plafond très haut. Jusqu'alors, les toiles de Mocquet étaient de petits ou de moyens formats. L'exposition l'invite à se mesurer à des toiles de plusieurs mètres de haut ou de long. Un défi pour l'artiste.

Ses premières œuvres séduisent par la légèreté et l'inattendu d'apparitions nées de presque rien : une couleur raclée, des taches, l'esquisse d'une forme. Des empâtements, des coulures, des explosions deviennent oiseaux, corps, yeux, végétaux, monstres affectueux et élastiques. Rien de préparé : la toile va de l'imprécis vers l'indéfinissable, des parties demeurent indéfinissables. Une histoire s'amorce, onirique, loufoque, plus ou moins expliquée par les titres, qui sont, pour Mocquet, un moyen poétique complémentaire. Un autre est la multiplicité des allusions à la BD, au cinéma, au « grand » art. Cette grâce joueuse



« L'Arc en ciel humain » (2008), de Marlène Mocquet, collection particulière. GALERIE ALAIN GUTHARC/MARC DOMAGE

est-elle aussi à l'aise sur les grandes toiles ? L'une d'elles, un chat géant, est une réussite. D'autres, c'est moins certain. Ce qui l'est, c'est que Mocquet affronte une difficulté connue des surréalistes : comment préserver l'improvisation et sa liberté quand la mise en œuvre est longue, quand l'invention risque de se figer dans l'exécution et ses procédés répétitifs ? Tel semble être l'enjeu pour Mocquet, d'autant plus vif qu'elle est plus en vue.

Deux autres expositions ont lieu simultanément au MAC. L'association est trop subtile pour qu'on croie à une coïncidence. « N'impor-

te quoi » réunit des travaux sous le signe du dérisoire, du trivial ou du débile et prétend faire pièce à l'hostilité qui affirme que l'art moderne, « c'est n'importe quoi ». L'intention est bonne, mais l'exposition ne prêche que des convaincus et en reste au stade de la provocation.

Déprime et géométrie

Les convaincus étant aussi des habitués, ils ont vite fait de repérer les remakes de ready-mades et les blagues à usage interne au monde de l'art. L'accrochage est faussement désordonné, la distribution n'oublie personne. Artschwager,

Closky, Mercier, Rondinone, Séchas, Steinbach, Veilhan : tous les pros du néo-néo-néo-dadaïsme sont là, avec des pièces plus ou moins drôles et connues. Seule bonne idée : deux toiles grossières et méchantes de Peter Saul. En circulant, on songe qu'il est plus facile de répéter que de trouver. Marlène Mocquet prend plus de risques que la plupart des héros de « N'importe quoi ».

« Quintet », l'autre exposition, est une surprise. Les cinq artistes sont ou ont été des créateurs de BD : le Néerlandais Joost Swarte – « ligne claire » tendance absurde –, les Américains Gilbert Shelton – fumette et anarchie – et Chris Ware – déprime et géométrie – et les Français Masse – fantastique et cauchemars – et Stéphane Blanquet – Eros et Thanatos en délire. L'idée est excellente. Elle conduit à s'interroger sur les limites entre les arts, les professions, les modes de diffusion du journal au livre et à la feuille encadrée. Elle est convaincante sur un point : la création est active bien loin des galeries et des foires. Et elle révèle Stéphane Blanquet. Ses ombres chinoises à l'encre, ses peintures sur corps de jeunes femmes nues, ses images fantasmagoriques proliférantes provoquent la stupeur. Il faudrait les accrocher près des toiles de Marlène Mocquet. Presque contemporains – Blanquet est né en 1973 –, ils annoncent de nouvelles explorations artistiques de nos mondes psychiques et mythiques. ■

Philippe Dagen

MAC, Cité internationale, 81, quai Charles-de-Gaulle, Lyon. Du mercredi au dimanche de 12 heures à 19 heures. Jusqu'au 19 avril. Tél. : 04-72-69-17-17. 6 €.